

Les enfants de mai 68 se mettent à table

Rédigé par Jack Dion le Dimanche 21 Septembre 2014

Au Théâtre de la Ville, le collectif In Vitro propose un triptyque sur les interrogations de la génération de Mai-juin 1968 et ses enfants, à travers un exercice de haute volée, un spectacle composé de trois pièces. Au Théâtre du Petit Saint-Martin, Bruno Abraham Kremer propose une ballade émouvante dans l'univers d'Anton Tchekhov.

Julie Deliquet, qui a créé le collectif In vitro en 2009, a un leitmotiv: « La table, c'est comme une scène de théâtre ». En voilà une nouvelle illustration avec le triptyque proposé par cette joyeuse bande autour du thème de la famille, de la mémoire, et de l'héritage avec « La Noce », de Bertolt Brecht, « Dernier remord avant l'oubli » de Jean-Luc Lagarce et enfin « Nous sommes seuls maintenant », création maison. Le tout est présenté en un seul et même spectacle, avec les quelques minutes d'entracte qui permettent de changer les décors ainsi que de reprendre son souffle et ses esprits.

Du souffle et de l'esprit, le collectif In Vitro n'en manque pas. Il est emblématique de cette école en vogue chez certains jeunes créateurs adeptes du jeu sur le fil du rasoir, de la priorité aux acteurs, du théâtre coup de poing et de l'improvisation savamment maîtrisée.

Ici, à rebours du théâtre classique, il y a très peu de décors. Pour les costumes, c'est service minimum. Tout repose sur les acteurs, leur présence, leur prestation, leur entente et leur symbiose. Comme disait Tchekhov dans « La Mouette » : « Il faut des formes nouvelles. Des formes nouvelles, voilà ce qu'il faut, et s'il n'y en a pas, alors tant qu'à faire, plutôt rien ».

En avant, donc, pour les formes nouvelles telle qu'on les imagine chez ces jeunes gens, regroupés autour d'une table pour sonder l'imaginaire des années 70 (celles de leur naissance, pour l'essentiel) à aujourd'hui.

Cela commence avec « La Noce » de Bertolt Brecht, entièrement revue. Pour dire vite, il s'agit d'un repas de noce tout ce qu'il y a de plus ordinaire, avec la mariée en blanc, la famille, les amis, les bouteilles qui se vident, les cœurs qui s'épanchent, les paroles qui se lâchent et le festin qui tourne vinaigre.

C'est du Brecht transposé dans l'après Mai-juin 1968, quand s'affirment des audaces sexuelles nouvelles, l'esprit de communauté qui fait que personne n'appartient à personne, la découverte de l'écologie, du non durable mais aussi du fragile (tout se casse la gueule au fil des minutes). La pièce est jouée tombeau ouvert, avec une dose de déconnade trop poussée pour ne pas finir par

nuire au spectacle.

Deuxième étape avec « Derniers remords avant l'oubli », de Jean-Luc Lagarce. Cette fois, la table est celle d'une maison de campagne où Pierre vit seul. Il y est rejoint par sa sœur Hélène et son frère Paul (avec leurs époux respectifs) pour solder un héritage, bref pour vendre la maison. De l'explosion brechtienne, on passe au langage Lagarcien.

Tout est dans le non dit, le second degré, le suggéré, le mot qui tombe mal, comme une robe mal coupée. Sur la table, les documents à signer pour régler l'affaire et passer à autre chose. Sauf que Pierre n'est pas du tout sur la même longueur d'onde que ses visiteurs d'un jour. Rien ne sera signé. Tout repartira après des échanges d'une tension extrême et d'une suprême cruauté. Du Lagarce, quoi.

Troisième étape avec « Nous sommes seuls maintenant », création collective, où quand des héritiers de mai 68 s'interrogent sur ce qu'ils sont devenus. L'idée du titre vient d'une phrase lancée par le marié à sa jeune femme dans la pièce liminaire de Brecht. Que pensent les enfants de ceux qui ont rêvé de Révolution il y a quelques décennies ? Comment voient-ils des parents qui ont voulu renverser les barricades de l'histoire ?

Telle est la trame de ces échanges autour de la table d'une maison des Deux-Sèvres où sont réunis les uns et les autres. Il y est question du retour à la campagne, du Chili de Salvador Allende, des espérances déçues, du choc entre les descendants idéologiques des soixante-huitards et les nouveaux venus imbibés des dogmes contemporains à la gloire de l'argent, des évolutions de la famille et des amours, du choc entre le réel et le fantasmé, via un jeu de la vérité qui finira de faire exploser les barrières de la superficialité.

Il y a des moments bouleversants et d'autres où ça piétine un peu, mais au total c'est une expérience hors normes, jouée par une équipe hors du commun.

Puisque l'on a cité un extrait de « La Mouette », autant retrouver Tchekhov, avec « J'ai terriblement envie de vivre », monté et interprété par Bruno Abraham Kremer. La phrase est lancée par le personnage de Platonov, pistolet sur la tempe. Elle résume bien la vie et l'œuvre d'Anton Tchekhov, relatée ici à travers quelques unes de ses si nombreuses lettres.

Seul en scène, Bruno Abraham Kremer fait revivre l'itinéraire singulier de cet homme des contrastes, petit fils de serf et épris de liberté, médecin et auteur de théâtre, écrasé par les problèmes financiers et prêt à distribuer partout l'argent qu'il n'a pas, angoissé et doté d'un humour cinglant vis-à-vis des autres et de lui-même, confiant et angoissé par la mort dont il dit

qu' « il est terrible de devenir rien ».

Il montre surtout les affres du créateur qui poursuit son œuvre comme un artisan peaufine sa pièce, tarauté par le regard des autres sur sa création, et désireux de poursuivre jusqu'au dernier souffle, quitte à le fêter un verre de champagne à la main. Si le spectacle manque de relance et d'imagination, on ne se plaindra jamais de se balader avec Tchekhov, fut-ce dans des conditions chaotiques.